

panorama et le château, qui me laissera par la suite un autre souvenir. Nous participons à un office de l'après-midi et le soir, à la procession des cierges. Le lendemain est consacré au tourisme. Nous montons au pic du Jer, en funiculaire, pour admirer le magnifique paysage. Nous regagnons Beaumarchès sereins, déchargés de nos péchés, l'âme en paix.

Un beau matin, je suis surpris par un bruit de moteurs. C'est une formation de l'Afrikakorps de Rommel qui prend ses quartiers à Beaumarchès. De très jeunes soldats composent cette unité d'élite de la Wehrmacht. Le soir je me rends au bistrot pour avoir des nouvelles. La salle est bondée d'Allemands. Quelques copains ont eu la même idée que moi, ils sont assis à l'écart, je les rejoins. Les Allemands boivent sec, chantent, se racontent leurs aventures, tant guerrières qu'amoureuses, sans se rendre compte que nous les comprenons. Je vais aux toilettes, dans la cour. C'est en fait un mur goudronné et une rigole pour l'évacuation. Il est occupé sur toute sa longueur. Un Allemand, croyant dans l'obscurité avoir affaire à un copain, me pousse du coude et me demande en Allemand : « Tu crois qu'elle couche, la vieille ? » Je ne bronche pas. Son voisin lui dit : « Tu ne vois pas qu'il a une barbe de trois jours, ça doit être un fils de paysan, il a l'air complètement idiot. » Intérieurement je les envoie au diable. Au moment où nous quittons le café, il se met à pleuvoir. J'ai trois kilomètres à faire pour rentrer. Je me plains à haute voix. Un lieutenant allemand m'entend et vient vers moi :

- Vous faire trois kilomètres, nous amis, nous vous conduire.
- Non, non, merci. Je peux marcher, il ne pleut pas beaucoup.

Rien à faire, il insiste. Une voiture allemande s'arrête à notre hauteur. Un capitaine est assis à l'arrière, le lieutenant me pousse à côté et monte. Le condamné à mort pour désertion de l'armée allemande se retrouve coincé entre deux officiers de cette même armée. Ce serait presque drôle. Le lieutenant qui parle un peu de français, me demande de leur indiquer le chemin. J'essaie de parler le moins possible. La voiture s'arrête à cinquante mètres de la ferme, elle a du mal à aller plus loin. Le capitaine

demande au lieutenant de m'interroger sur les endroits où l'on peut trouver des femmes. J'attends que le lieutenant traduise et réponds en essayant de prendre l'accent gascon. Pour essayer de m'en débarrasser, je leur propose d'aller chercher du vin. Ils sont tout à fait d'accord. Je vais à la cuisine prendre la clef du chais, quatre verres et une marie-jeanne que je remplis du meilleur vin, le sémillon. Je dois à nouveau m'installer entre les officiers. La pluie a cessé depuis longtemps. La lune éclaire le paysage boueux. Mes compagnons font des remarques désagréables sur les verres : « Regarde-moi ce verre comme il est sale ; ces Français, de vrais cochons ! » C'est vrai qu'ils ne sont pas très propres, mais nous y sommes habitués. Et s'ils savaient que mes patrons sont des Italiens, alliés du Grand Reich... C'est seulement après que j'ai bu qu'ils portent les verres à leur bouche. Ils font entre eux l'éloge de ce vin qui se boit bien, même dans un verre sale, et se décident enfin à repartir. J'ai eu chaud.

Peu de temps après, le bruit court que nous aurions été dénoncés par des Italiens et qu'une rafle serait en préparation. Je suis sûr que ce sont de faux bruits car, de toute façon, les Allemands auraient agi plus rapidement. Nous décidons néanmoins de quitter Beaumarchès dans la nuit pour Castelnau-Rivière-Basse, où nous prendrons le train pour le Lot-et-Garonne. Les dix kilomètres à pied jusqu'à la gare sont pénibles et usent les souliers. Notre bagage, quoique léger, commence à peser ! Nous prenons le train pour Agen, par Auch et Toulouse. Il fait nuit noire lorsque nous entrons en gare d'Agen. Il n'y a plus de correspondance pour Tonneins, la gare proche de Feuillet où se trouve notre ami Léon. Nous sommes fatigués et affamés. Nous repérons en face de la gare une enseigne « Le Restaurant Bleu ». Le restaurateur nous accueille avec beaucoup d'égards. Il doit nous prendre pour des fils de paysans aisés et flairer un bon coup. Il nous propose de souper. Nous ne pouvons refuser dans notre état. Il nous fait passer dans une pièce discrète et nous amène une assiette de hors-d'œuvre, un poulet-frites, salade, du fromage et un dessert. C'est parfait. Rien ne manque, ni vin, ni café, ni pouce-café. Nous déchantons quand arrive la douloureuse. Elle est très lourde et dépasse